

Les Argonautes de l'argentique



Le laboratoire de L'Abominable à la Courneuve.

Installé à La Courneuve depuis dix ans, L'Abominable, collectif de cinéastes-laborantins dédié aux pratiques artisanales du cinéma argentique, doit bientôt quitter les locaux où il a aménagé son laboratoire et une salle de projection. Voilà vingt-cinq ans que ces défenseurs acharnés du celluloïd tournent, développent et transmettent films et savoirs, à contre-courant d'une industrie convertie au numérique. Travaillant aux marges des circuits de production et de diffusion, recyclant les équipements délaissés par l'industrie, leurs films ne témoignent d'aucune nostalgie des origines, mais bien plutôt d'une résistance à l'uniformisation des esthétiques. La précarité de leur économie et l'instabilité de la pellicule les portent à explorer des formats et des durées inusités. Leurs outils s'appellent Bolex ou Oxberry, et ils portent la technique à l'état d'une puissance non aliénante. On leur doit quelques-unes des expériences de cinéma les plus stimulantes de ces dernières années, comme les projets collaboratifs du groupe Boris Barnet, ceux de Maria Kourkouta et Niki Giannari, de Nathalie Nambot et Maki Berchache ou encore les Scotcheuses, pratiquant un cinéma militant et potache à la ZAD de Notre Dame-des-Landes et à Bure. Près de 400 projets de cinéma ont ainsi vu le jour dans les bains argentiques de L'Abominable. Chaque année, une quinzaine de films sont accueillis en résidence, sans dossier ni commission préalable mais sur la base de l'implication de chaque nouveau membre dans le fonctionnement du lieu. Quatre journées d'initiation par an forment les nouveaux arrivants aux outils et usages du laboratoire. Au total, l'association

compte près d'une centaine de cinéastes investis dans la défense du support film.

Cette mutualisation des outils et ce goût du collectif renouent avec l'esprit des coopératives de cinéastes des années 60, la Film-Makers' Cooperative de Jonas Mekas, et son homologue londonienne qui inaugurerait en 1966 l'un des premiers laboratoires cinématographiques non commerciaux. Une histoire qui prolonge aussi celle des collectifs de cinéma militant des années 60-70 comme les Newsreels américains, le Cinema Action en Grande-Bretagne ou les groupes Medvedkine en France.

Il n'y a pas seulement une histoire des labos, mais aussi une géographie : L'Abominable est né dans le sillage de l'atelier MTK à Grenoble, lui-même menacé d'expulsion depuis quelques mois (*Cahiers* n° 773) alors qu'il fut pionnier dans la constitution d'un réseau international de laboratoires artisanaux au cours des années

80-90. À Bruxelles, Zagreb, Toronto, Riga, Bogota, Barcelone, Hambourg ou Mexico, une cinquantaine de lieux constitue cette internationale du celluloïd. Ils échangent des savoir-faire et des outils et collaborent avec d'autres réseaux de diffusion, festivals (comme celui du Collectif Jeune Cinéma), et salles alternatives (comme le Gran Lux à Saint-Étienne ou le Polygone étoilé à Marseille). Embarqué à bord du « Navire Argo », L'Abominable est en quête d'un espace en région parisienne suffisamment grand pour héberger son matériel de développement accumulé au fil des années et de la fermeture des grands laboratoires cinématographiques (LTC en 2011, Cinédia en 2013, Éclair en 2017). Son projet inclut en particulier la création d'une salle de cinéma ouverte au public, qui défendrait la projection photochimique en proposant une programmation régulière de films produits in situ aussi bien que de films de patrimoine. En attendant d'accoster à bon port dans un lieu pérenne, « conservatoire vivant des techniques cinématographiques » ainsi qu'ils l'imaginent, le laboratoire a lancé un appel à soutien sur le site navireargo.org. Ces argonautes de l'argentique, plus proches de *La Croisière du Navigator* que de l'équipage mythologique de Jason, revendiquent une pauvreté de moyens et un art du bricolage, prenant le temps de faire et de transmettre, d'initier plutôt que d'évaluer, ou comme le dit la cinéaste Martine Rousset, « mettant la main à la pâte et le cœur à l'ouvrage »¹. ■

Alice Leroy

¹ « L'image de l'arbre est dans ma main, le bruissement des feuilles me recueille... » (2009), texte publié sur le site derives.tv.

